

## CHAPITRE TROISIÈME

### Bons évêques.

I. Comment on peut constater que l'épiscopat était bon dans son ensemble, sans être en contradiction avec ce qui précède. — Grand ton, opulence, ne sont pas synonymes de vice. — Nos appréciations basées sur les histoires locales. — II. Pas de diocèse complètement déshérité au XVIII<sup>e</sup> siècle. — Bons évêques à côté des mauvais ou des contestés. — Exemples à Cambrai, Montauban, Le Mans, Noyon, Coutances, Vivier, Sens, Gap, etc. — Un joli mot de Louis XVI: *Le Saint-Esprit en Auvergne*, le saint (Bonald) à Clermont, l'esprit (Bonteville) à Saint-Flour. — L'oncle de Talleyrand, digne archevêque de Reims. — III. Il suffit de jeter les yeux au hasard sur cet épiscopat pour y trouver des vertus. — Noms multiples. — IV. Des provinces entières comptent, à la tête de leurs diocèses, de bons évêques et parfois des saints. — Exemples de la Bretagne, de la Gascogne. — V. Diocèses qui ont de bons prélats dans tout le cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. — Exemples de Paris, Amiens, Nîmes, etc. — VI. Des prélats de vieille roche et véritablement apostoliques: MM. Bazin de Bezons, de Durfort, de Pressy, de Pompignan, de la Rochefoucauld, de Fumel, du Tillet, Cortois de Quincey, du Lau, de Saint-Simon, Reboul de Lambert, etc. — Conclusion que cet épiscopat était meilleur qu'on n'a dit. — Témoignages de Burke, Sénac de Meilhan, Tocqueville, Taine.

### I

Le lecteur sera tenté de voir une contradiction entre ce chapitre et ceux qui précèdent, s'il est résolu à juger l'ancien épiscopat d'après le type qu'il a aujourd'hui sous les yeux, et à condamner en masse les évêques d'autrefois, parce qu'ils lui ont apparu dans ces pages entourés de l'éclat et de la pompe que comportent la représentation, la grandeur, la naissance et la richesse. Il doit arriver à se convaincre que ces prélats pouvaient être

estimables tout en étant de grands seigneurs, que grand ton, grand train, grandes manières, sans constituer, certes, l'idéal de l'évêque, ne sont point néanmoins synonymes de vie coupable. En fait, si les traditions, les habitudes et même les convictions chrétiennes s'étaient conservées jusqu'à la Révolution dans la généralité des diocèses de France, on peut préjuger que ce résultat ne fut point atteint sans le concours de dignes pontifes; car, s'il est difficile d'avoir de bons fidèles sans de bons curés, il ne l'est pas moins d'avoir de bons curés sans de bons évêques.

Aussi bien l'épiscopat de 1789 était-il recommandable dans son ensemble. Nous croyons faire œuvre, non de panégyriste, mais d'historien, en le prouvant par de nombreux exemples. Nous n'avons rien à retirer de ce que nous avons dit sur l'absentéisme, sur le faste, l'excessive opulence, la prodigalité de beaucoup de prélats, sur les scandales d'un petit groupe. Mais à côté du mal, la vérité, la justice obligent à voir le bien, à constater qu'elle sève chrétienne et même apostolique animait encore ce grand corps, qui comptait une foule d'évêques réguliers et même des saints. Et qui pourrait s'en étonner? Quand on voit des saints à la cour de Louis XV; à une époque où le duc d'Orléans, fils du régent, pratique la pénitence dans l'abbaye de Sainte-Geneviève, où une fille de France se fait carmélite, où le dauphin, père de Louis XVI, ainsi que ses sœurs et sa mère, la reine, mènent une vie si pure en face de l'avidité du roi et de la licence qui les entoure, il serait étrange de ne point rencontrer des vertus là où les peuples sont en droit d'en chercher la leçon et l'exemple.

L'exposé qui va suivre s'appuie spécialement sur les histoires locales. Quelque lecteur sera peut-être tenté de suspecter l'impartialité de ces documents. Nous croyons cependant qu'on peut y trouver les éléments d'une information sérieuse. L'ancien régime n'est pas tellement éloigné de nous qu'il soit facile de décerner arbitrairement l'éloge ou le blâme aux hommes de cette époque. Plusieurs ont survécu à la Révolution et joué un rôle

de Pologne. Dans la collection de ses mandements, conservés à Broglie, et qui ont tous un grand caractère de piété et d'élévation, on remarque surtout celui où il demande à ses diocésains, sur un ton émouvant, des prières pour une maladie grave qui lui fait entrevoir la mort. Il laissa des regrets universels. A Coutances, les accusations n'ont point épargné le dernier évêque, Talaru de Chalmazel, peu sympathique à son clergé. En retour, son prédécesseur, M. de Quesnoy, avait su se faire aimer. Bon, pieux, savant, d'une fermeté tempérée, de manières prévenantes et affectueux pour ses prêtres, il avait laissé un souvenir béni<sup>1</sup>.

La Font de Savine, qui déshonora le siège de Viviers pendant la Révolution, avait eu pour prédécesseur, en plein XVIII<sup>e</sup> siècle, un de ces hommes qui marquent dans la mémoire des peuples, M. Villeneuve. Au témoignage d'un juge peu suspect, de Soulavie, M. de Villeneuve devait son immense ascendant, dans les Etats du Vivarais et dans son diocèse, à la réputation que lui avaient acquise « son zèle, sa prudence, sa sagacité et surtout sa vertu. Il se servait de tout pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. Simple, sévère même dans sa vie privée, il ne voulait qu'une nourriture commune, et exigeait, dans ses fréquentes visites pastorales, que la table fût toujours servie avec la plus grande frugalité. Il était vêtu comme un pauvre curé de campagne. C'était un saint prélat des temps anciens, et tout annonçait en lui un homme vraiment extraordinaire<sup>2</sup>. »

Sens, qui finit mal avec le triste Loménie de Brienne, avait vu son siège occupé, durant presque tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, par deux hommes remarquables, tous deux membres de l'Académie, l'un M. de Languet de Gergy, prélat instruit, régulier, adversaire militant des Jansénistes, l'autre, le cardinal de Luynes, plus calme, plus conciliant, mais ferme dans le devoir et universellement respecté.

1. LE CANU, *Histoire du diocèse de Coutances et Avranches*.  
2. *Histoire inédite des évêques de Viviers*, par SOULAVIE.

M. de Maillé-La-Tour-Landry, qui fut poursuivi par des pamphlets à Gap avait compté sur ce siège de dignes prédécesseurs, entr'autres M. de Malissoles, appelé « le saint des Alpes », mort en 1738 « en odeur de sainteté ». Il eut pour lui succéder et pour affronter la Révolution un pontife admirable, M. La Broue de Vareilles, parent de Montmorency, évêque de Metz. Le même historien, qui recueillait naguère les bruits défavorables à M. de Maillé-La-Tour-Landry, dit que La Broue de Vareilles fut « un prélat de mœurs austères, d'une piété non équivoque, d'une gravité imposante<sup>1</sup> », homme enfin à déconcerter la malignité publique. A Dijon, M. de Vogüé meurt, en 1787, laissant des dettes et peu regretté de son diocèse. Son amour de la représentation lui fait consacrer des sommes énormes à la satisfaction de ses goûts<sup>2</sup>. M. de Mérimville, nommé sur la présentation de la reine Marie-Antoinette, dont il était le plus ancien aumônier, eut le temps durant ses deux ans d'épiscopat, de faire apprécier sa bonté, son zèle et ses vertus. Le XIX<sup>e</sup> siècle devait le voir administrateur de l'archevêché de Lyon au nom du cardinal Fesch en 1802, évêque de Chambéry et de Genève en 1803. M. de Mérimville avait pu, dans son premier mandement, saluer en Mgr d'Apchon, l'un de ses prédécesseurs, « un prélat dont le nom sera immortel, puisqu'il est gravé, non sur le marbre et l'airain, mais dans le cœur des pauvres dont il a été constamment le père. Homme rare par la candeur de son âme, homme unique par le prodige de sa charité : elle était le besoin de son cœur ; il l'a portée souvent jusqu'à l'héroïsme. »

A Dijon, M. de Mérimville l'emporte sur son prédécesseur ; à Toul, c'est le contraire. Les vieux évêques, qui ont occupé ce siège, semblent avoir puisé dans les traditions d'un autre âge une vigueur, une sève apostolique que le siècle sur son déclin prend plaisir à voiler çà et là sous une parure d'amabilité et de grâce. Entre M. de

1. Théod. GAUTIER, *op. cit.*, p. 364-367.  
2. Abbé SAUTEREAU, *L'Evêché de Dijon et ses évêques*, 1885, in-8°.

Drouas<sup>1</sup>, austère, sévère pour lui-même et pour les autres, toujours levé de grand matin, consacrant deux heures à la méditation et à la prière, d'une frugalité extrême, fuyant quelquefois, dans ses tournées de confirmation, la table trop bien servie du curé pour aller demander une omelette à un paysan, faisant lui-même chaque soir, dans la salle à manger, la prière à ses domestiques et à ses convives confondus pêle-mêle, entre cet évêque et son successeur à Toul, M. de Champorcin, gracieux et médiocre, occupé à décorer ses chanoines, du reste irréprochable dans sa vie privée, le choix n'est pas difficile à faire.

Parfois la même promotion d'évêques présentait de véritables contrastes. En 1776, Louis XVI nomma M. de Bonteville à Saint-Flour, celui-là même qui devait finir si tristement à Grenoble, et M. de Bonal à Clermont. Le premier se fit surtout remarquer à Saint-Flour par les saillies de son esprit et la distinction de ses manières; le second vécut à Clermont en apôtre, édifiant son diocèse où il résida fidèlement, par l'austérité de sa vie et l'ardeur de son zèle. Simple pour lui-même, il se montrait au dehors avec un faste, un souci de la représentation qu'il croyait nécessaires à la dignité de l'épiscopat. A cause de cette pompe extérieure et d'une certaine dureté dans les relations il n'était pas très aimé de son clergé. Mais si grande fut à son égard la vénération de Louis XVI qu'il le consulta pendant la Révolution sur ses devoirs religieux. On prêta au roi un joli mot quand il signa la nomination des deux prélats, en 1776 : « Je viens, dit-il, d'envoyer le Saint-Esprit en Auvergne, le saint à Clermont et l'esprit à Saint-Flour<sup>2</sup>. » M. de Bonteville succédait à Saint-Flour à Paul de Ribeyre, grand évêque

1. Evêque de Toul de 1754 à 1773. Son prédécesseur, Mgr Bégon, avait montré le même caractère et était connu sous le nom de *saint évêque*. MATHIEU, *op. cit.*, p. 150-152, 334.

2. « M. de Bonal crut ne pouvoir jamais faire assez pour relever, aux yeux du public, le caractère d'évêque que son prédécesseur avait laissé dégrader. Il vivait dans son séminaire, et n'avait par conséquent point de maison, mais il ne se montrait qu'avec un faste inconnu dans notre pays. Il ne sortait qu'avec un carrosse à six chevaux et avec un nombre prodigieux de valets et de livrées. » Cf. Abbé Bœuf, *Mgr de Bonal*, 1910, in-8°, p. 17-18, 31-35.

qui passa les trente années de son pontificat à instruire son peuple, à former, à régler, à animer son clergé par les séminaires, les conférences, les retraites, les statuts synodaux, à embellir sa ville, à s'occuper des hôpitaux, des collèges, des écoles, laissant ainsi dans son pays une mémoire impérissable.

Nous trouverions chez des évêques du même nom, les différences que nous avons constatées en des prélats du même diocèse ou de même promotion. On peut dire que M. de Talleyrand-Périgord, archevêque de Reims, oncle de l'évêque d'Autun, avait autant de vertus que son neveu avait de vices. Celle qu'il appelle dans son testament ma « sainte mère », avait développé en lui de bonne heure une « piété tendre » et des vertus qui ne connurent pas de défaillance<sup>1</sup>.

### III

On le voit, il n'y a pas d'évêché en France qui, à côté de tel prélat moins recommandable, ne nous offre de grandes vertus au XVIII<sup>e</sup> siècle. En continuant ici notre enquête et en regardant presque au hasard, les annales

1. A Reims, il veille à l'éducation du clergé, encourage les études, préside aux retraites, remplit en un mot ses devoirs d'évêque. Ses instincts, son port de grand seigneur, donnaient un nouveau prix à son affabilité et à sa douceur. L'abbé de Montesquiou a dit, parlant de ce prélat : « Le roi (Louis XVIII) ramenait en France un évêque dont la vertu, le caractère, et même *les manières évangéliques*, pouvaient rendre agréables et faciles les affaires les plus délicates : c'était le cardinal de Périgord. Personne n'avait donné au roi plus de marques de dévouement, personne n'avait plus honoré l'épiscopat chez les étrangers. Il n'en rapportait qu'une simplicité et une modestie qui soumettaient tout au charme de sa vertu. Ce fut à lui que le roi confia le soin de guérir les maux de l'Eglise, et lui-même n'en eut point de plus pressé que de s'associer le cardinal de Bausset. » Mme de Genlis dit dans ses *Mémoires* : « A Sillery, je trouvai nombreuse compagnie, M. de La Roche-Aymon, archevêque de Reims, prélat d'une figure imposante, homme vertueux, austère et de beaucoup d'esprit; son coadjuteur, M. de Talleyrand, non pas celui qui a depuis été si célèbre; celui-ci n'avait rien pour le devenir : la douceur, la piété, l'amour de la paix ne font pas de bruit. Au reste, il était fort aimable dans la société par une gaieté pleine d'innocence et de grâce. L'archevêque avait amené le jeune abbé de Talleyrand destiné de même à l'état ecclésiastique et déjà en soutane, quoiqu'il n'eut que douze ou treize ans. Il boitait un peu, il était pâle et silencieux, mais je lui trouvai un visage très agréable et un air observateur qui me frappa. »

des diocèses nous permettraient de multiplier les preuves et les exemples.

Saluons à Périgueux Grossoles de Flamarens, dont les contemporains<sup>1</sup> se plaisaient à vanter la foi et la pureté de vie ; à Sarlat, Falcombelle de Ponte d'Albaret, que sa bonté, sa générosité rendaient populaire dans son diocèse, au point qu'il fut élu à l'unanimité maire de Sarlat, sa cité épiscopale<sup>2</sup> ; La Ferronays, que Saint-Brieuc, Bayonne et Lisieux virent appliqué à ses devoirs, d'une bonté communicative, d'une tendre compassion pour les malheureux ; Rafelis de Saint-Sauveur, évêque de Tulle, que toutes les bouches célèbrent à l'envi<sup>3</sup> ; M. de Chanterac, homme intègre, mortifié, initiateur de tous les progrès, le « bienfaiteur du pays », et qui clôt dignement la succession épiscopale de ce modeste siège d'Alet, lequel, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, avait été occupé par un saint<sup>4</sup>.

La Rochelle a joui pendant trente-huit ans des bienfaits de Menou de Charnisay. Constamment infirme, ce prélat n'en a pas moins fourni une longue carrière. Il est mort à l'âge de quatre-vingt-six ans, instituant l'hôpital de la ville pour légataire universel, et laissant déborder dans un testament admirable les sentiments apostoliques qui avaient inspiré son pontificat. Son successeur, Crussol

1. Ces témoignages ont été recueillis par l'abbé Audierne, qui fut pendant vingt ans vicaire général de Périgueux.

2. Son administration, comme maire et seigneur de Sarlat, fut très paternelle. Il était indulgent pour les chasseurs qui violaient sur ses terres les lois féodales ; il faisait l'abandon de tous les droits fiscaux qui lui revenaient comme seigneur et baron de Sarlat. Il aimait les pauvres et se mêlait simplement à toutes les classes de la population. Après sa prise de possession, il consacra trois ans à la visite de son diocèse. Sa douceur, sa bonté le faisaient aimer de son clergé. En 1782, une épidémie dite la *Suette* atteignit six cents personnes ; quarante-sept périrent. M. d'Albaret visita presque tous les malades.

3. Un mémoire du temps dit de lui : « Il y vit (à Tulle) occupé de tout ce qui peut opérer le bien ; il y est aimé et respecté. Ses mœurs, son honnêteté le rendent digne du sanctuaire. Ses vertus lui acquièrent l'estime, l'amour, le respect de ceux que des passions haineuses n'irritent pas contre le mérite, et qui savent pardonner à un caractère oif, mais loyal et juste, des défauts inséparables de l'humanité. » Cf. POULBRIÈRE, *Histoire du diocèse de Tulle*, 1884, p. 330.

4. Charles-Nicolas Taffoureau, évêque d'Alet de 1700-1708, « portait sur lui des cilices et des disciplines pour mortifier son corps. Il menait la vie d'un saint, consacrant un temps considérable à la prière dans le calme et la solitude... Dès qu'il eut rendu à Dieu sa belle âme, on vit les ecclésiastiques et tous les fidèles honorer ses restes comme des reliques. » Cf. LASSERRE, *Recherches sur la ville d'Alet*, 1877, in-8<sup>o</sup>.

d'Uzès, continue ces traditions durant les vingt-un ans qui précèdent la Révolution<sup>1</sup>.

François Tristan de Cambon termine bien la série des évêques de Mirepoix. Il succédait à M. de Champflour, l'un des plus pieux et des plus charitables prélats de France. M. de Cambon marche sur ses traces. Sa charité, l'hôpital de la ville rebâti à ses frais, des secours abondants envoyés périodiquement dans chaque presbytère pour le soulagement des pauvres, de grandes routes tracées sous son impulsion dans tout le pays, lui gagnent l'amour et la reconnaissance de ses diocésains. En 1782, une maladie contagieuse lui fournit l'occasion de faire éclater son dévouement et son courage. Il se trouvait à Aix pour un procès relatif aux droits de son siège ; la sentence devait être portée le lendemain. Une lettre lui annonce que la suette ravage son diocèse. Il part aussitôt, prend, en passant à Montpellier, le célèbre médecin Fouquet, arrive à Mirepoix, et parcourt son diocèse avec le docteur qui parvient à arrêter le cours de l'épidémie. Apprenant que la population de Toulouse est victime du même fléau, il détermine Fouquet à se rendre avec lui dans cette ville, où avait succombé, en l'espace de douze jours, plus de mille personnes. Là encore le mal fut vaincu par la science et le zèle apostolique<sup>2</sup>.

Au moment de la Révolution, l'Église de Montpellier était gouvernée par M. de Malide, qui avait déployé à Avranches ses vertus et son zèle apostolique. Marchant sur les traces de ses deux prédécesseurs, Renaud de Villeneuve et Raymond de Durfort, fidèle observateur de la résidence, d'une charité inépuisable, plein de bonté et de douceur, attentif à encourager les études dans son clergé bien qu'il ne fût point lui-même prédicateur, il a laissé dans son diocèse un impérissable souvenir<sup>3</sup>.

1. BRIAND, *Histoire de l'Église Santone et Aunisienne*, t. III, p. 392-397.

2. Cf. SALVAN, *Histoire générale de l'Église de Toulouse*, 4 vol. in-8<sup>o</sup> ; IV, 518-520. — En 1782, l'épidémie de suette fit également des ravages dans le diocèse de Pamiers, où plus de 400 victimes succombèrent. Le clergé, l'évêque en tête, M. de Lévis-Léran, se multiplia. Cf. LAHONDÈS, *Annales de Pamiers*, t. II, p. 341, 342, 405-415.

3. *La Vie de l'abbé Coustou* par l'abbé COSTE cite « M. de Barral, évêque de Castres, M. de Fumel, évêque de Lodève, tous deux si étroitement

dans les premières années de notre siècle. Les notices publiées sur les évêques de 1789 ont été contrôlées par ceux qui les avaient connus ou qui s'étaient formé un jugement d'après le récit des contemporains. Croit-on qu'il soit aisé de faire passer pour un saint ou simplement pour régulier un prélat répréhensible, alors que la vie du chef d'un diocèse est exposée à tous les regards, que sa mort est relativement récente, et que les souvenirs se conservent avec une tendance à s'amplifier dans les villes de province? Ce n'est pas seulement un Rohan, un Brienne, un Talleyrand, dont les scandales sont en quelque sorte historiques, que la postérité condamne au nom de la morale; nous avons vu les annales et les traditions locales transmettre jusqu'à nous les écarts de prélats ignorés du grand public, tels que Grimaldi au Mans et Jarente à Orléans. Quand les annales d'un diocèse sont unanimes à louer, pourquoi s'obstinerait-on à blâmer, surtout quand on a contrôlé ces assertions par tous les moyens possibles, et lorsqu'il n'existe pas d'autre source d'informations ni de renseignements contraires? Aussi, croyons-nous que les appréciations que nous allons donner dans ce chapitre, en les basant sur de sérieux témoignages, sont acquises à l'histoire.

## II

Ce qui frappe tout d'abord, quand on étudie les diocèses du XVIII<sup>e</sup> siècle avec la préoccupation de connaître la valeur morale des évêques placés à leur tête, c'est qu'on n'en rencontre pas de complètement déshérités. Lorsque nous avons à signaler, sur la fin de l'ancien régime, quelque prélat peu édifiant ou moins régulier, Dieu, pour faire contrepoids, permet d'ordinaire que, sur le même siège, il soit précédé ou suivi de quelque excellent évêque. Entre M. de Choiseul et Rohan Guéméné, prélats mondains et hommes de cour, se place, à Cambrai, l'épiscopat de Rosset de Fleury. Ce dernier avait

mérité, par sa piété, son amour de la résidence, d'être appelé *le petit saint de Tours*. Il refusait de quitter le siège de saint Martin pour Cambrai. « Il faut bien que vous acceptiez, lui dit Louis XVI, Fénelon n'y est pas encore remplacé. »

Le Tonnelier de Breteuil, que nous avons vu attaqué, avait trouvé toutes vivantes, en montant sur le siège de Montauban, les traditions de son prédécesseur immédiat, Michel de Verthamon de Chavagnac. Ce digne prélat, tout entier au gouvernement de son diocèse, s'absenta à peine quelques jours durant un épiscopat de trente-trois ans. Les visites pastorales, les prédications, les retraites, sa sollicitude pour son clergé et chacune des paroisses, remplissent sa longue carrière. Dur pour lui-même, d'une piété tendre, d'une table frugale, d'une vertu sans ombre, il mourut laissant les pauvres dans la consternation et tout le diocèse dans la douleur. Après avoir assisté les malheureux durant sa vie, il ne voulut pas les quitter à la mort: il demanda à être enterré près des bâtiments de l'hospice<sup>1</sup>.

A Montauban, un saint évêque précède un évêque contesté. Au Mans, il le suit. A M. de Grimaldi succède M. de Gonssans, prélat aux mœurs irréprochables, au cœur évangélique, que Louis XVI n'avait pas choisi en vain pour relever la discipline dans le diocèse du Mans<sup>2</sup>.

M. de Grimaldi remplaçait à Noyon M. de Broglie, frère du dernier maréchal de Broglie et du comte de Broglie. C'était un saint prêtre, nullement mêlé à la vie agitée de ses frères et passant pour être d'une humeur plus douce que le reste de sa famille. Il mourut jeune, après quelques années d'épiscopat<sup>3</sup>, au moment où il allait recevoir le chapeau de cardinal de la couronne

1. Abbé DAUX, *op. cit.*, t. II, p. 72-87.

2. DOM PIOLIN, *Histoire de l'Église du Mans*, t. VI, p. 567-568.

3. M. DE SAMBUCY (*Vie de Mgr de Beauvais*, 1842, in-12, p. 85) dit que Mgr de Broglie était « d'un esprit juste et orné, d'un caractère sûr et aimable, d'une âme aussi franche que généreuse ». Il fut assisté à sa mort par l'évêque d'Angoulême, Amédée de Broglie, qui lui avait fait faire sa première communion et de qui il voulut recevoir la dernière communion en viatique.